Le climat : c'est du climat dont les humains parlaient sans cesse, c'est du climat dont ils auraient reçu la malédiction qui devait les faire disparaître, du climat dont ils auraient provoqué la colère. Il est difficile de comprendre ce qu'ils mettaient dans ce terme composite, religieux, qui formait autour d'eux comme une arche ou comme un habitacle, une façon de relier les contraires, d'unifier leur cosmos : la température de l'air et la température de l'eau, la salinité de la mer et le taux d'aérosol dans l'atmosphère, l'épaisseur de l'humus et la dureté du béton, le déclin des zones humides et la montée des eaux.

Ils ont donné le nom d'anthropocène à ces énigmes climatiques. Anthropocène : la couche humaine, l'âge des hommes, le lieu de leur séjour terrestre – une façon de se placer au centre limoneux du cosmos, de se rêver en tant que nouvel élément de la chimie planétaire, en tant que cause et victime de la catastrophe.

Records de température

Ils ont enregistré, été après été, des records de température : plus de 41° C à l'été 2019, près de 50 à l'été 2030.

Mais ils ne résumaient pas, dans leur aveuglement même, le climat à une question de température ; ils l'envisageaient plutôt comme un problème de réglage : c'était la forme pleine et la fissuration de leur cosmos.

Nous, espèce aquatique planétaire, pouvons comprendre cela. Nous avons eu, nous aussi, nos troubles climatiques, pour reprendre la terminologie humaine : un effet de balourd sur la rotation terrestre, une sorte de marée vivante qu'il nous a fallu apprendre à contrôler. « La planète est la graine et le sillon. » : c'est un de nos plus vieux adages, et l'étude de la civilisation humaine nous a finalement permis d'en saisir le sens. La résolution radicale que nous avons imaginée, pour minimiser ces déséquilibres, a consisté, on le sait, à devenir planétaire. À occuper comme une enveloppe liquide toute la surface du globe.

Je crois que c'est cela le projet caché derrière le mot humain et menaçant d'Anthropocène : un grand projet génial et fou de rééquilibrage, les noces dangereuses entre l'homme et la Terre. Ils ont échoué là où nous avons réussi. Leurs villes sont restées trop petites, leurs civilisations trop primitives, leurs infrastructures trop modestes.

Ouvrages d'art

Ils avaient pourtant entouré leurs métropoles d'une machinerie immense. Il reste, quelque part, les ruines d'un grand pont : des piles enfoncées dans la vase d'où devaient partir deux gigantesques pylônes, les deux aiguilles d'une balance, d'un projet global de rééquilibrage du territoire humain. Des fouilles nous ont permis de retrouver des morceaux de l'édifice – un édifice à la portée si grande qu'il devait intégrer, dans sa forme, l'existence de la courbe terrestre. Fréquemment repeint pour supporter l'acidité océanique, il aura arboré à son sommet, pendant les années 1980, un œil immense, terrifiant, l'œil de Sauron de leurs légendes, un œil humain, violet, mauvais – un œil fixé sur les oscillations ingouvernables de l'orbite terrestre et sur l'indiscernable, l'obsessionnelle menace climatique.

Le plus étonnant témoignage

que nous avons pu retrouver du rapport qu'entretenait l'humanité tardive au climat, trace dans les airs un cercle encore plus hasardeux que celui-ci : il y aurait eu, pour des questions de congestion automobile, un projet de nouveau pont, lié à l'ambitieux dessein de doter la cité d'une nouvelle enceinte.

Une plante, spécialement appréciée des humains, pour de prétendues vertus médicinales, poussait à l'aplomb d'un des ouvrages d'art envisagés. Diverses études – la science du climat poussée à son délirant paroxysme – auraient alors montré que le flux autoroutier et le détournement des masses d'air par les piles effilées de l'ouvrage auraient risqué d'anéantir le microclimat établi ici, un microclimat décisif à la confection de la liqueur élaborée avec la plante soudainement menacée dans son fragile écosystème : on aurait risqué de précipiter sur elle les dévastatrices averses de grêle du dérèglement climatique. Le projet aurait dès lors été ajourné : ce fut l'une des premières décisions urbanistiques pour laquelle on aura mobilisé l'objet climat (1).

Nucléaire

La chose est d'autant plus remarquable qu'un quart de siècle plus tôt, la berge opposée du fleuve a pu, sans oppositions majeures, accueillir une centrale nucléaire, c'est-à-dire une machine atteignant des températures redoutables, et susceptible de relâcher des effluves autrement plus mortifères que des grêlons ou des gelées blanches.

Mais, selon certaines théories, l'objet avait surtout la vertu d'être l'une des rares industries humaines susceptible d'agir directement sur le climat, et ce de façon contrôlable – à la manière d'un thermostat dont le fonctionnement nous échappe, et dont les derniers hommes auraient en tout cas choisi de se passer : pour leur plus grand malheur.

(1) Au début des années 1990, le pont du Médoc, qui aurait dû être construit au débouché du cours du Médoc, dans le quartier des Chartrons. Projet mené par l'architecte Santiago Calatrava.